

Jésus, fils de Joseph

L'évangile de Jean nous rapporte que lorsque Philippe rencontra Nathanaël, il lui déclara : « Celui dont il est parlé dans la Loi et les Prophètes, c'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth » (Jn 1, 45). Ainsi pour ses contemporains, Jésus est appelé « fils de Joseph » et, par Joseph, Jésus est bien « fils de David » comme le reconnaît la très ancienne confession de foi rapportée par Paul au début de l'épître aux Romains (Rm 1, 3-4). L'évangile de Matthieu nous dit comment cela s'est réalisé. A la demande de Dieu, Joseph prend chez lui son épouse Marie, même si celle-ci attend un enfant qui n'est pas le fruit de leur union charnelle. Joseph remplit sa fonction paternelle. En effet, le rôle du père est de donner un nom à l'enfant qu'il reconnaît comme sien. Après lui avoir annoncé : « Marie enfantera un fils », l'envoyé de Dieu lui a demandé : « Tu lui donneras le nom de Jésus » et nous savons que ce nom signifie « Dieu sauve » selon l'étymologie. Telle est la raison pour laquelle Jésus est fils de Joseph et fils de David. Le récit pourrait s'arrêter là et se contenter du fait ; or, surprise ; le texte ajoute un commentaire qui correspond bien au principe de lecture de l'Ancien Testament dans le Nouveau : l'accomplissement des Ecritures. Nous apprenons que tout ceci est arrivé, pour que se réalise la parole du prophète Isaïe dans la version grecque de l'oracle bien connu : « Voici que la Vierge enfantera un fils et on lui donnera le nom d'Emmanuel » et l'évangéliste précise que cela signifie « Dieu avec nous ». Surprise – cet enfant a deux noms ! Le premier lui est donné par Joseph qui le reconnaît comme sien et le second par l'annonce prophétique ; derrière le « on » de notre traduction se cache un autre acteur, Dieu lui-même. Pourquoi deux noms ? Permettez-moi de vous donner une interprétation.

Quand un enfant reçoit un nom à sa naissance, ce nom est un programme de vie, puisque c'est un appel à entrer dans un lignage et dans un projet. Que l'enfant soit appelé Jésus, Dieu-Sauve, par Joseph l'inscrit dans le mouvement issu de la promesse faite à David et rappelée par les prophètes au cours de l'histoire : Dieu sauvera son peuple. Pour cette raison, il me semble que Joseph n'est pas seulement celui qui donne un nom à la naissance, mais celui qui l'inscrit dans l'espérance du salut et plus particulièrement dans l'attente du messie. Il ne consent pas seulement à reconnaître l'enfant comme sien ; par l'éducation, il l'inscrit dans la tradition de la famille dont il est l'héritier : il l'éveille et le prépare à la mission qui sera la sienne. Il accomplit donc ce que signifie sa paternité.

Quant au deuxième nom, Emmanuel, il ne figure pas dans les récits des évangiles. Pourquoi ce silence ? Je le comprends dans la mesure où le sens du nom « Dieu-avec-nous » renvoie à l'achèvement de l'espérance telle qu'elle est formulée par saint Paul dans l'épître aux Corinthiens : à la fin des temps, quand tout sera accompli, « Dieu sera tout en tous ». Ainsi le nom Emmanuel renvoie-t-il à cet avenir où la volonté de Dieu à l'égard de l'humanité sera pleinement accomplie. Le nom indiqué par Isaïe ne sera vrai qu'au terme de l'histoire car aujourd'hui nous voyons bien que la méchanceté et la violence des hommes sont telles que Dieu n'est pas en tous et qu'il n'est pas tout même chez les meilleurs parmi nous. Le nom de Jésus est le nom qui vient au commencement, commencement de la vie mais aussi commencement de l'action pour sauver le peuple ; il est donc légitime de dire que l'enfant né à Bethléem est Jésus. Le nom de Emmanuel conviendra parfaitement au terme de l'histoire. Il serait prématuré de l'employer avant que tout ne soit advenu..

Cette distinction nous permet de vivre le temps présent en vérité. Elle nous indique notre place dans l'histoire du salut. Jésus est déjà venu et nous ne ferons pas semblant de ne pas le savoir en chantant les cantiques qui en appellent à sa venue. Cette première venue est réelle puisque, avec lui, a commencé la longue histoire de la sainteté dont nous sommes les héritiers. Nous sommes dans cette histoire et nous vivons le temps présent tendus vers l'avenir annoncé par le nom même du sauveur du monde.

Ainsi notre présent est-il dans le dynamisme de notre marche et de notre engagement pour la venue du Règne de Dieu. Notre Avent n'est pas une nostalgie du passé, mais l'anticipation de la gloire.

Quatrième dimanche de l'Avent, 23 décembre 2007

Sur la terre comme au ciel

Nous sommes tous des gens très raisonnables et nous ne croyons plus au Père Noël et, du même mouvement de notre raison scientifique et critique, nous ne croyons plus aux anges tels qu'on les représentait jadis sur les images de communion. Il n'est pas nécessaire de revenir sur cette rupture qui fonde la modernité. Pourtant, nous sommes toujours attachés aux symboles qui structurent les fêtes de Noël. Les lumières dans nos villes, les sapins de Noël, les décorations dans nos maisons, la joie et la surprise liées aux cadeaux échangés en famille... Tout cela nous parle, car ce symbolisme met en œuvre les profondeurs de notre âme. Aussi cette nuit, je vous invite à aller dans ces profondeurs. Non pas par une régression à la crédulité qui n'est charmante que chez les tout-petits, mais dans la prise au sérieux de notre langage qui fait mention du ciel comme nous venons de l'entendre dans le texte de l'évangile et repris dans les chants de ce jour: « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime ». Que signifie cette référence au ciel ?

Il ne s'agit pas de l'espace que jadis on pensait centré sur la Terre avant de le centrer sur le Soleil quand on ne savait pas que l'univers est tel que son centre est partout et sa circonférence nulle part. Il ne s'agit pas non plus de nommer des habitants dispensés des lois de la pesanteur : que ce soient les anges de la Tradition ou les extraterrestres de la science fiction d'aujourd'hui. Il s'agit de quelque chose qui n'est pas borné, l'immense, et qui reste toujours ouvert, quoi que l'on fasse, si loin que l'on aille dans l'espace et le temps. Bref, il s'agit de ce qui est toujours ouvert. Le mot ciel vient alors désigner notre relation à cet immense qui excède notre vision et notre saisie, ce qui dépasse le visible et le sensible connus et n'entre pas dans le champ maîtrisé de notre savoir. Il convient de l'écrire avec une majuscule. Cette relation n'est pas rien ! Le Ciel n'est pas le vide, mais la relation avec ce qui nous dépasse, nous précède, nous contient et ouvre notre désir sur un infini. C'est cette relation qui nous fait échapper à l'emprise totalitaire de la peur et du désespoir. Plus encore, le Ciel est la relation originaire qui nous donne d'être et nous appelle à devenir ce que nous sommes.

Cet élargissement de notre regard pourrait être du rêve ou de la nostalgie, voir du délire... Or cette nuit nous entendons la parole dite par aux bergers. Elle les invite à aller voir un signe : un enfant couché dans une mangeoire, dans un abri de fortune contre l'infortune du temps de l'oppression et de l'égoïsme. Si cette situation est qualifiée de « signe », c'est pour nous dire que face à ce nouveau-né chacun est appelé à naître à la vérité, naître à sa vérité, parce que, devant cet enfant, la vérité apparaît : il y a en lui un lien avec l'inaccessible ; il y a l'ouverture à l'indicible dont nous ne serons jamais les maîtres ni les propriétaires.

Face à l'enfant de Bethléem, dans la nuit, les bergers sont nos maîtres. Ils nous demandent d'aller avec eux hors des chemins que balisent les pouvoirs (de l'argent, du politique, des institutions puissantes...). Ils nous font reconnaître que notre vérité est dans la proximité de la chair et de l'infini du désir. Les bergers nous invitent à prendre le chemin de la vie qui s'éveille en leur cœur, le chemin de la haute tendresse et du respect qui permet d'accéder à la présence. Les bergers lisent le signe : celui qui est couché dans la mangeoire est la vérité de l'homme : l'infini dans la précarité de la chair.

Nous qui sommes ici nous savons bien ce qu'il a vécu, ce qu'il a fait de sa vie d'homme mûr, ce qu'il a souffert et pour quelles raisons, il a été persécuté et mis à mort ; nous savons aussi que Dieu son Père ne l'a pas abandonné... Mais nous avons besoin cette nuit de revenir au commencement : la présence infinie perçue dans la fragilité du premier souffle, le fruit de l'amour absolu dans un gîte de fortune.

Si tel est le signe que Dieu nous donne, alors nous pouvons naître enfin à ce que nous sommes appelés à être. Il n'est pas d'âge auquel il faille vivre cette naissance : il suffit de consentir à cette présence qui est notre origine. Se laisser habiter par son appel à aimer sans réserve ; c'est-à-dire, vivre dans la conscience que chaque être humain est digne d'être connu, respecté, aimé au-delà de tout horizon d'utilité et à fortiori de compétition...

Oui, acceptons de naître à la vraie vie et Noël sera Noël, mystère de nativité, la nôtre et celle de Dieu.

Dominicaines des Tourelles, 24 décembre 2007

Parole de vie

Noël, contraction du terme latin qui signifie « jour de la naissance » ; fêter Noël c'est fêter une naissance, si riche que pour le dire la liturgie traditionnelle nous propose trois célébrations. Dans la nuit, nous célébrons la naissance d'un enfant à Bethléem ; le matin, à l'aurore, la naissance de Dieu dans le cœur des croyants et, dans la lumière du jour, la naissance éternelle du Fils de Dieu. Qu'est-ce qui unifie ces trois naissances, sinon ce qui est au cœur de toute naissance humaine et fait de l'homme autre chose qu'un animal : une parole de reconnaissance. Nous le savons par les naissances heureuses advenues dans nos familles.

La naissance a été précédée par une parole exprimant un désir. Pendant le temps de la gestation, l'enfant à naître a été entouré par la parole de ceux qui, informés de sa venue, l'inscrivaient dans un lignage et une tradition. Au jour de sa venue au monde, il a reçu un nom qui lui a donné un projet de vie. Ainsi la parole est-elle constitutive de l'identité humaine – comme le montre le fait que ceux à qui un tel environnement vient à manquer sont mal partis dans la vie. C'est la parole qui fait humain l'être humain quand elle assume la réalité biologique et la réalité sociale ou familiale. Nous le savons aussi par les drames de la vie. Quand ce jeu de parole n'a pas lieu nous savons que bien des silences sont mortifères, et que les paroles biaisées empêchent l'accès à la réalité. Nous pouvons qualifier ces situations de ténèbres, parce que dans le noir nul ne peut avancer et que ces carences sont comme l'ombre de la mort. Corrélativement, nous appelons lumière la parole de vie qui suscite, donne et accompagne la vie. Pour cette raison, il faut employer trois termes pour dire l'humanité vraie : la parole, la lumière et la vie. Toutes trois sont liées et de leur lien vient la plénitude de l'être.

Si une telle réalité est de notre expérience humaine, nous comprenons pourquoi elle est encore plus vraie de celui dont nous célébrons la naissance, Jésus, le Messie. Ce qu'il a dit comme ce qu'il a fait nous fait reconnaître en lui, la vie et la lumière. Une telle vie et une telle lumière, si étroitement et indissociablement unies, se sont manifestées dans les actes de sa vie. Ces actes sont bien compris quand on y voit l'attestation qu'en eux œuvre une parole première – cette parole est première, au sens où toute parole humaine en provient et en est l'attestation. De cette parole, nous devons dire que « de tout être elle est la vie » et que « cette vie est lumière du monde », selon les mots du prologue de l'évangile de Jean que nous venons de proclamer dans la splendeur du jour de Noël.

Mais ceci ne suffit pas à notre cœur. Car une parole n'est vraiment parole que si elle est entendue, c'est-à-dire, reçue et féconde. Pour cela, il ne suffit pas qu'elle soit dans l'intemporel de sa vérité, mais qu'elle soit dite à propos. Or telle est la parole dont Jean nous dit qu'elle est venue dans les ténèbres. Elle s'est fait entendre dans le plus profond de l'abîme de la détresse humaine, non seulement dans l'épreuve qui mûrit celui qui la traverse, mais dans les échos indéfinis de l'absurde et du désespoir. Elle s'est fait entendre dans la fragilité de la chair et dans le tragique de l'histoire humaine.

Oui, le Verbe s'est fait chair. Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu. Il s'est placé au centre de détresse et pour cette raison son avènement a ouvert un chemin d'humanité. A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné « pouvoir de devenir enfant de Dieu » et de naître à une vie qui n'est plus complice de la mort. Dans les failles et dans l'étroitesse du temps s'est ouvert un chemin. Le peuple des béatitudes y avance et nous sommes heureux d'être venus, avec les bergers et les mages, rendre grâce à notre Dieu. Comme eux, nous repartirons de la fête de Noël avec au cœur l'exigence que la lumière paraisse aux lieux où les ténèbres règnent encore, et que la paix vienne à tous nos frères humains.

Dominicaines des Tourelles, 25 décembre 2007

Jean-Michel Maldamé o.p.